

Le monde en résumé Il mondo in sintesi

Mario Prayer

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

Des italiens et de l'impossible origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Prayer, M. (1996). Le monde en résumé. *Liberté*, 38(3), 45–54.

MARIO PRAYER

Mario Prayer est né à Rome en 1964. Auteur d'une thèse sur les rapports entre l'Italie fasciste et le mouvement nationaliste indien durant l'entre-deux-guerres, il a ensuite séjourné en Inde pour y poursuivre ses recherches. Celles-ci l'ont conduit à donner des conférences et à publier différents articles qui mettent en lumière de manière inédite les rapports entre Tagore et Croce, ou entre Mussolini, Gandhi et Subash Chandra Bose. Il a aussi publié en revue des textes de création, de critique, ainsi que des traductions.

LE MONDE EN RÉSUMÉ

Il mondo in sintesi

C'est au café que j'appris la grandiose et sur-humaine entreprise de Lodovico Perpo. La trentaine passée, sans notoriété, le visage auréolé d'une masse hirsute de cheveux et de poils de barbe qui tout en le cachant le rendaient plus visible, Perpo avait mûri un message à communiquer au monde, un message concernant le monde et en retour duquel le monde lui aurait accordé tout honneur et toute gloire. Après de longues années embourbées dans l'anonymat d'une obscure réceptivité, le moment de se racheter était finalement arrivé. Perpo allait contacter un rédacteur en chef ou le directeur d'une grande maison d'édition pour leur proposer le plus important projet littéraire de la modernité. Une nuit, alors qu'il gisait éveillé, la tête enfoncée dans son oreiller, il avait été comme foudroyé par une vision : il venait de concevoir une œuvre révolutionnaire intitulée *Le monde en résumé*. Bien qu'il fût un écrivain débutant (je ne sais de quelle façon il gagnait sa vie), Perpo avait l'intention de percer le marché et de capter l'attention du grand public. À cette fin, son œuvre devait être profonde et condensée. Peut-être, dans un deuxième temps, une fois assuré de la célébrité, pourrait-il pondre des volumes-briques remplis d'analyses minutieuses et de sophismes raffinés ; mais pour l'instant, dans la formulation de sa première idée, il

devait être bref et incisif, laisser une trace, blesser, dépecer, éventrer, torturer les lecteurs par sa sagacité tranchante. Et il valait aussi bien le faire au plus tôt : d'autres pourraient le devancer avec la même idée, quoique peut-être sans la même sagacité.

Par une journée claire et froide, le 23 janvier, Lodovico Perpo, voûté dans son manteau brun informe, se dirigea vers le terrain de jeux du quartier, où se reposaient quelques petits vieux. C'était en pleine matinée, mais les cailloux crissaient, encore humides du givre nocturne, tandis que le grondement de la circulation s'estompait légèrement au-delà de la bordure des arbres. Au fond, dans un angle, on entrevoyait une école jaune. Assis sur un banc au dossier ondulé, Perpo se disposa à la réflexion et à l'écriture. Qu'est-ce que l'écriture et à quoi sert-elle ? L'écriture sert à comprendre et à faire comprendre. Pour faire comprendre au reste du monde ce que lui avait déjà compris, c'est-à-dire en quoi consiste justement l'existence du monde, il fallait des paroles immenses, englobantes, totales. Pour révéler la vaste nature d'une réalité multiforme, il fallait des termes extensifs et de très grande envergure qui puissent situer le monde dans l'univers encore plus vaste et extensif. Dans son cahier noir à feuilles blanches, à la page trois, bien au centre, il écrivit donc au crayon gras ce premier mot extraordinaire : « L'Infini ».

Contemplant son chef-d'œuvre, Perpo se sentit satisfait. La première partie de l'œuvre était pratiquement réalisée et achevée. Maintenant, il s'agissait de faire comprendre aux futurs lecteurs l'énorme signification intrinsèque de cette parole, peut-être en lui en juxtaposant une autre, également immense, mais d'une signification différente. Après un bref recueillement, Perpo écrivit à

la page cinq et toujours bien au centre : « L'Infini-tésimal ».

Il demeura extasié devant la beauté de sa propre intuition et la parfaite correspondance entre idées, mots et réalité. Il retourna donc aussitôt à la page un qu'il avait laissée immaculée et y écrivit le titre : *Le monde en résumé*. Puis il courut à la page sept et, presque sans respirer, y apposa le mot « Fin ». L'œuvre était accomplie. Sa mission terminée. Son message formulé. Son estomac gargouilla ; il n'avait pas encore déjeuné. Il se leva, fit demi-tour et, une fois sorti des jardins publics, se rendit sur-le-champ au café. Il avait bien mérité un bon cappuccino.

Voilà pour les événements jusqu'à ce 23 janvier, jour où je vis pour la première fois Perpo engloutir mon cappuccino. Par la suite, la scène allait se reproduire plusieurs fois, bien que je ne puisse dire si l'enthousiasme rayonnant de cette matinée-là se répéta jamais sous le voile de son étrange pilosité.

Bien sûr, je compris facilement, deux jours plus tard, qu'une nouvelle réflexion avait surgi et était venue ultérieurement assombrir l'air naturellement ténébreux et taciturne de Lodovico Perpo ; à sa façon de presser son cahier noir sur l'estomac pendant qu'il absorbait son cappuccino, comme si c'était un nectar capable de lui restituer la sérénité et l'inspiration du 23 janvier, il était clair qu'un lien organique s'était établi entre la paix gastrique de Perpo et la manifestation de ses intuitions foudroyantes.

Je sus par la suite que dans l'échafaudage global et éthéré du *Monde en résumé* tel qu'il l'avait construit initialement, un virus déstabilisant s'était insinué : Perpo commença à ne plus être aussi certain que ses mots, quoique immenses, fussent par ailleurs réellement

englobants et tout-puissants. L'affleurement d'un doute le poussa à s'interroger sur la présence du doute lui-même à l'intérieur des sept pages. Était-il inclus ou non ? Peut-être que oui. Mais le reste du monde l'aurait-il alors compris ? Ce n'est pas tout le monde qui pouvait s'en apercevoir, et c'était un risque que Perpo ne pouvait absolument pas courir, puisqu'il suffisait qu'un rédacteur ou un critique littéraire ne s'en aperçoive pas pour que son travail, magistral, se révèle parfaitement vain. Peut-être était-il nécessaire d'ajouter une nouvelle dose d'articulation linguistique, minime cependant, étant donné que son œuvre devait avant tout être synthétique.

Le 4 février, il retourna s'asseoir sur le banc ondulé des jardins pour enfants et prit la décision d'ajouter, à la page quatre précisément, entre « L'Infini » et « L'Infinitésimal », une phrase qui reprendrait trois mille ans de spéculations philosophiques ; ce fut : « Au temps des idées palpitantes ». Il eut quelques réserves sur ce « palpitantes », mais il se dit ensuite qu'il était nécessaire de traduire la peine déchirante qui accompagne l'affirmation de la singularité. Cette fois, le public mondial allait comprendre, rédacteurs inclus. Ainsi convaincu d'avoir remédié à la petite brèche de son vaisseau cosmique, Perpo alla siroter un autre cappuccino dont quelques gouttes finirent sur le comptoir métallique du bar, une demoiselle à la voyante chevelure rousse lui ayant heurté le coude. Lodovico se retourna, l'air absorbé, emboîta le pas à la fille à la tignasse et quitta le bar sans même payer. Je me dépêchai de le couvrir en réglant de ma poche, afin de sauvegarder sa noble tâche. D'ailleurs, à partir de ce moment, il prit l'habitude de partir sans payer (toujours couvert par moi), ce qui me fit croire qu'il se trouvait en situation de sérieuses

restrictions pécuniaires. Mais en lui demeurait un désir inébranlable de se racheter.

Je ne le vis plus jusqu'au 16 du même mois. J'entendis dire qu'il avait eu une sorte de dérangement hépatique. Je crus, avec raison, devoir interpréter cette maladie comme le symptôme ultime d'une inquiétude, et les cappuccinos agités des trois jours qui suivirent me confirmèrent que Perpo était de nouveau en train de modifier sa construction.

S'il avait réglé ses comptes avec la philosophie, Perpo éprouvait le sentiment d'avoir en partie négligé l'art et la dimension plastique de l'expression tourmentée de l'âme humaine. À bien y penser, c'était l'art, justement, le lieu de la jonction suprême entre « L'Infini » et « L'Infinitésimal », lieu que l'esprit humain s'était inutilement évertué à expliquer pendant trois mille ans, soit « Au temps des idées palpitantes ». Par conséquent, il avait intérêt à faire précéder tout son brillant discours d'une référence prégnante au patrimoine artistique – écriture, dessin, sculpture, musique même –, produit au cours de ces trois ou quatre mille ans. Perpo se recueillit, le poing gauche appuyé sur la partie la plus cachée du nez, le droit à la page deux, prêt à écrire au crayon gras. Il effectua alors une synthèse admirable, condensant le tout en « Un sincère Rigaudon ». Il hésita un instant sur ce « sincère », qui lui parut toutefois absolument nécessaire, puisque la principale caractéristique de la recherche angoissée de l'être humain était d'être spontanée et désintéressée. Il y avait aussi, il est vrai, de vastes zones du monde animées par l'intérêt, mais même celles-là, par contraste, étaient évoquées sur fond de danse vive et colorée dans le « Rigaudon ». Encore une fois, Perpo avait vaincu

brillamment l'épreuve, et son œuvre n'en était que plus incisive, plus synthétique et plus immense que jamais.

Mais les cappuccinos enthousiastes de la fin février furent peu nombreux. Lodovico Perpo disparut de nouveau – cette fois, paraît-il, pour des lésions intestinales – et ne revint qu'au bout d'un long mois. Il avait un aspect repoussant ; la fatigue et le désordre l'enveloppaient d'une épaisse couche d'air impénétrable. Pour la première fois, le 3 avril, il renonça au cappuccino pour un verre d'eau minérale non gazeuse. Stimulé par ses profondes méditations, ou peut-être assombri par les combats quotidiens avec la réalité âpre et hostile des échanges interpersonnels, Perpo sembla se convaincre peu à peu de la nécessité d'inclure dans son œuvre littéraire consacrée à l'humanité une allusion précise à la partie moins noble de cette même humanité. Comme on le sait, tout n'est pas beau et bon dans le monde. Certes, cela aussi était inclus fondamentalement dans le jeu complexe de sous-entendus entre la page trois et la page cinq, c'est-à-dire dans la reconnaissance que l'âme humaine, elle aussi, peut se faire tantôt infiniment sublime, tantôt infiniment abjecte, et que l'esprit humain est capable de se perdre dans des idées intemporelles comme de se plonger dans de palpitants détails. Mais le public mondial n'aurait peut-être pas saisi dans leur totalité les implications à la fois extraordinaires et secrètes de l'œuvre de Perpo, si elle n'avait pas fourni au moins une clef d'accès aux moins brillants, parmi lesquels – il ne fallait pas l'oublier – pouvait se trouver aussi quelque critique ou rédacteur en chef.

Lodovico Perpo, assis sur son banc habituel sous les arbres, dans la pose propice à la réflexion qu'il avait déjà expérimentée, se recueillit, se concentra, se creusa

la cervelle et finalement procréa. Il posa sur la sixième page cette pensée nouveau-née : « Effondré dans des abîmes de barbarie ». Il demeura un instant interdit en considérant le mot « barbarie », puis il se dit qu'au fond il le sentait profondément sien, et que ce n'était peut-être pas sans l'expression d'un inévitable penchant affectif – penchant qui ressortirait par la suite dans les études de ses biographes, sinon déjà dans ses propres volumes-briques à venir – que devait se terminer son œuvre, du reste parfaitement civilisée, sommet même inégalable de la civilisation universelle.

Suivirent une douzaine de cappuccinos détendus et presque agréables. L'épaisse chevelure de Perpo parut même desserrer ses tentacules laineuses, exposant au regard un visage sombre mais animé. Perpo semblait finalement content de son œuvre. Ce dernier ajout, à la page six, l'avait pour ainsi dire libéré d'un poids accablant ; il y avait décanté les résidus fétides intimement liés à l'existence du monde, et que le monde aurait reconnus, là précisément à la page six, pour s'en sentir lui-même libéré à l'instant et peut-être pour toujours. *Le monde en résumé* contenait, par conséquent, une promesse de rédemption et tendait la main fraternelle du secours mutuel ; cela ne pouvait que profiter aux ventes comme au succès critique.

Le 28 mai, Perpo avait terminé les dernières réflexions et relectures, sans avoir dû apporter aucune autre modification. L'univers entier était véritablement contenu dans ces sept pages. Un vieillard avec son chapeau ? Regarde à la page deux, « Au temps ». Un caillou qui crisse ? Page cinq, « L'Infinitésimal ». Le coude d'une jeune fille rousse ? « Rigaudon ». Une école jaunâtre ? « Abîmes ». Un barman ? « Palpitantes ».

Le 29 mai, Perpo se présenta au café accompagné du directeur littéraire d'une grande maison d'édition. Celui-ci lui offrit un cappuccino et lut d'un trait *Le monde en résumé*. Puis, souriant et soupirant tout à la fois, sans pourtant donner de signes d'encouragement au lettré échevelé, le directeur littéraire exprima ses réserves. Certes, l'œuvre était moderne et vive, le titre simple et attrayant, l'argumentation claire sans être superficielle. Cependant, la conclusion n'allait pas, spécialement le « Fin » à la page sept, étant donné que le monde, dit l'éditeur impassible, n'a, en réalité, jamais de « fin ». Et, en outre, on ne comprenait pas où était le message ultime de rédemption de l'humanité (que Perpo avait mentionné à l'éditeur), car le tout aboutissait au pessimisme et au désespoir : « Effondré dans des abîmes de barbarie. Fin ». Perpo acquiesça, mais ne s'avoua pas vaincu. Il porta la main à sa chevelure, frémit un instant, puis lança, de la profondeur de l'obscurité, un regard noir pétillant d'intelligence. Il prit le cahier des mains de l'éditeur, se précipita à la page sept et, d'un trait de crayon gras, la modifia avec génie : « Fin heureuse¹ ». L'éditeur demeura stupéfait.

Le soir du 16 mars de l'année suivante, je revis Lodovico Perpo. Il était presque méconnaissable, moins ébouriffé et moins voûté, avec un certain air aseptisé qui émanait du smoking impeccable et du mouchoir blanc. Il avança d'un pas lent mais décidé, le bras autour de la taille d'une vamp très voyante à la chevelure rousse, tandis que de l'autre main il serrait un volumebrique. Il commanda champagne et cappuccino. C'est seulement à ce moment-là que je reconnus, dans la

1. En italien : *Lieta fine*, qui n'a pas d'équivalent en français et correspond à l'anglais *happy end*. (NdT)

profondeur de son regard sombre, un fond de terreur, presque d'angoisse.

Traduit de l'italien par Silvie Bernier

*Remerciements à M^{me} Gabriella Ribechi
qui a aimablement accepté de relire cette traduction*